

ARRIVÉE DE MM. ET MESDAMES MARZOLFF ET DORMOY  
A MORIJA

Chaque fois que de nouveaux missionnaires arrivent au Lessouto, leurs amis d'Europe se demandent avec une certaine sollicitude si leur attente sera dépassée ou déçue, si leur première impression répondra ou non à l'idée qu'ils s'étaient faite de la mission. A cet égard, la lettre que nous publions ci-après est de nature à nous satisfaire entièrement en ce qui concerne nos derniers envoyés. Elle montre que la vie missionnaire a, dès l'abord, répondu à leur espoir, et que leurs premières journées leur ont donné cette impulsion qu'il est si précieux de recevoir à l'entrée d'une carrière nouvelle.

La lettre de M. Marzolff a un autre intérêt : elle jette sur l'état des esprits au Lessouto un jour on ne peut plus satisfaisant. Si, comme cela est naturel, les guerres qui ont éclaté au sud de l'Afrique occupent vivement l'attention de nos Eglises indigènes, leur tranquillité, sauf en ce qui concerne le district des Bapoutis, n'a pas été sérieusement troublée et leur développement religieux n'a pas été arrêté.

Cher Directeur,

Enfin, enfin ! nous sommes dans le Lessouto, à Moriija. Il nous semblait que nous n'arriverions jamais. Nous avons eu depuis East-London retard sur retard, nous n'avons atteint Aliwal que le 13 mars. Notre ami, M. Henry Dyke, y était venu pour nous initier à la vie du wagon, lequel, soit dit en passant, nous a paru bien préférable à l'étrange véhicule gratuitement honoré du beau nom de *post-cart*. Malgré les secousses et les fatigues que nous avons endurées, cette promenade à travers les plaines encore vertes du sud de l'Afrique avait ses charmes pour nous autres Européens. Le pays nous a paru moins aride que nous ne nous y attendions ; je m'é :

figuré un sol complètement nu, et j'ai été agréablement surpris de trouver une terre relativement fertile et plus riche en productions céréales que ne le supposent bien des amis des missions en France.

Mais revenons à notre voyage. Vous vous figurez aisément notre joie à la vue de M. Dyke : nous voyagions depuis deux mois avec des étrangers ; ce fut une grande jouissance de nous retrouver avec un ami, un ancien condisciple, un futur collègue. Sa présence seule nous fit du bien et nous donna assez de courage pour passer du *cart* dans le wagon sans nous accorder un jour de répit à Aliwal. Il nous a accompagnés jusqu'au lundi suivant ; son école réclamant ses soins, il nous quitta ; heureusement que, dans la soirée, nous devions atteindre Liphiring.

Votre fils, M. Adolphe et sa femme, nous ont reçus à bras ouverts, et nous avons joui de leur charmante société pendant deux jours, grâce à la pluie. Hermann Dieterlen, apprenant notre arrivée, s'est hâté de venir nous souhaiter la bienvenue ; il est toujours le même ; à part une certaine maigreur et des traits un peu fatigués, il n'a pas changé.

Le 20 mars, nous arrivions à Morija. Toute la station était venue à notre rencontre ; la réception était trop brillante ; ma chère femme ne trouvait pas d'expression pour rendre les sentiments qui remplissaient son cœur. De joyeux hourras sont sortis de notre poitrine, quand nous avons vu flotter le drapeau français. C'est extraordinaire comme à l'étranger les couleurs nationales peuvent émouvoir. Je ne veux pas vous décrire cette réception ; d'autres l'ont probablement déjà fait ; je dirai seulement qu'elle a dépassé notre attente.

Pour le 23 se préparait une fête plus belle encore. M. Mabile devait recevoir dans l'Eglise sept adultes, baptiser plusieurs enfants et distribuer la Cène. Cette solennité devait avoir lieu dans l'annexe de Corocoro, entre Morija et Thaba-Bossiou. Madame Mabile avec ses enfants et ma femme partirent le samedi matin ; quant à moi, j'avais trop envie d'ac-

compagner M. Mabile à cheval pour me confiner dans le wagon. La course fut magnifique ; cette manière de voyager a quelque chose qui me plaît, et ma nature un peu entreprenante y trouve son compte.

La journée du dimanche fut splendide. L'assemblée était nombreuse et recueillie. Nous voyions enfin de nos yeux ces baptêmes de catéchumènes, dont nous avons lu si souvent des récits. Je suis revenu avec cette pensée qu'il est impossible de se faire une idée d'une semblable solennité, à moins d'y assister. Qu'il est beau et imposant le spectacle de plus de deux cent trente personnes qui, dans une simple annexe, s'approchent de la table du Seigneur pour témoigner ainsi de leur foi et pour puiser des forces nouvelles contre les tentations de la vie. Ma femme me disait le soir avec émotion : « Que le Seigneur est bon d'associer à son œuvre de pauvres pécheurs et d'accorder à leur travail de si magnifiques bénédictions. Nos lèvres ne devraient jamais se fatiguer de louer sa miséricorde. » Je trouve qu'il est avantageux, pour de jeunes missionnaires, d'assister, si c'est possible, dès leur arrivée, à une fête de ce genre. Ils reçoivent comme un élan pour la vie active, et leur foi est encouragée par la vue des succès de leurs devanciers. Quant à moi, j'ai reçu du bien de la fête d'hier, et j'espère que le jour de Pâques, que je passerai probablement à Mabouléla, m'en apportera autant.

Nous logeons chez les Dyke, et les Dormoy chez le docteur Casalis ; mais ce n'est que pour quelques jours. M. Jousse viendra les chercher cette semaine et les gardera jusqu'à ce que la conférence leur assigne un poste. M. Keck me prie instamment d'aller chez lui avec ma femme ; nous irons cette semaine et y resterons jusque vers le 15 ou le 17 avril. Après cela, nous nous proposons de passer quelques semaines avec nos amis Dieterlen. Tous ces plans sont provisoires.

Nous allons nous remettre au *sessouto* avec ardeur. Quand le saurons-nous ?

HENRI MARZOLFF.